# BULLETIN CRITIQUE

## Linguistique et philologie.

J.-L. Perpillou, *Essais de lexicographie en grec ancien* (Bibliothèque d'Études Classiques, n° 42) : Louvain-Paris, Peeters, 2004, 247 pages.

Ce livre comporte, outre l'introduction et la conclusion, onze chapitres et s'achève, après une bibliographie, par d'utiles *indices* des mots grecs, mycéniens, latins, arméniens, celtiques, sanskrits, français, cités au titre de la comparaison indo-européenne. L'ouvrage réunit des travaux qui ont déjà donné lieu à des articles (la référence est alors précisée dans une note relative au titre), remaniés ou complétés et deux études nouvelles qui constituent les chapitres VIII et IX. Le premier chapitre (22 pages) traite du nom grec du porcelet, puis étend l'étude au système de désignations du porc, différentes selon l'âge et l'utilisation, avant de s'élargir aux dénominations d'animaux d'un an dans lesquelles on peut retrouver un nom indo-européen de l'année. Se tournant vers le monde végétal et son exploitation, le chapitre II (17 p.) étudie le lexique de la vigne dans une perspective historique ; les données mycéniennes et homériques y occupent une place de choix. Mais l'auteur élargit son propos lexicologique à la distribution synchronique qui s'opère entre les différentes cultures, figuiers, vignes, céréales, légumineuses, à la distinction des terrains cultivés, vergers, vignobles, à la différenciation entre le jeune plant de vigne et le cep. N'abandonnant ni le monde animal ni le règne végétal, le chapitre III (14 p.) met en évidence un réseau de métaphores appliqué à l'élevage d'animaux domestiques, à la culture de nouveaux plants et aux soins prodigués aux jeunes enfants. C'est encore de métaphores que traite le chapitre IV (12 p.). Sur les sèmes impliqués dans les désignations du réchaud, du poêle et des éléments qui en sont inséparables, charbon, fumée, suie, et dans celles des accessoires, tisonnier, broche, allumette, reposent des emplois obscènes dont le théâtre d'Aristophane fournit maint exemple. L'intéressante question de l'opposition postif/négatif, dans le champ lexical des notions abstraites, morales ou juridiques, est traitée dans le chapitreV (15 p.). En de mêmes contextes, la forme négative opposée au terme positif n'est pas celle du thème employé au positif, mais celle de son synonyme. En plus de ces oppostions d'ordre lexical, la langue grecque offre, dès le mycénien, un jeu suffixal qui permet de créer des oppositions binaires (positif/négatif) dans des formes constituées sur des thèmes verbaux apparentés. Ce phénomène ne s'est pas limité aux thèmes verbaux. Le chapitre VI (8 p.) étudie la finale -αλίων, attestée dans une série limitée, mais présentant une grande homogénéité, puisqu'elle regroupe des adjectifs ou des substantifs dénotant des particularités physiques. Le chapitre VII (16 p.), étudiant les désignations de la nourriture donnée aux chiens, retrace principalement l'histoire de σκύβαλον, terme d'abord utilisé pour les reliefs des repas, avant de se spécialiser au sens de résidus dans le lexique agricole d'Egypte. À l'époque impériale, le mot s'est chargé de connotations dépréciatives. Pour cette forme peu claire, l'auteur propose une analyse originale. Le chapitre VIII (24 p.) envisage les problèmes morphologiques posés par l'existence de

pluriels athématiques en -ατα pour un petit groupe sémantiquement homogène de 9 formes. Sauf pour l'une d'elles, cette finale ne peut s'expliquer directement par l'indo-européen, mais doit plutôt être comprise comme une segmentation extraite de paradigmes hétéroclitiques, puis étendue à d'autres types de formes. Une telle finale a servi, en grec, à constituer des formes de collectif, souvent rares ou poétiques, doublets de collectifs en -α. Une ample étude de 58 pages constitue le chapitre IX qui, se fondant sur plus de 200 attestations, porte sur les prépositions et la composition en mycénien. Une première partie montre que pour les prépositions monosyllabiques, l'emploi strictement prépositionnel est exclu, alors que la présence de prépositions dissyllabiques est habituelle. La deuxième partie porte sur lapréverbation, la troisième sur les hypostases de syntagmes prépositionnels. Préverbation et composition fournissent de nombreuses prépositions dissyllabiques, mais cette fois un *e-* initial est attesté, représentant *en-*, *ens-* ou *eks-* en tant que préverbe, mais *en-* dans les formes hypostatiques. Une dernière partie met en évidence les différences portant sur la suffixation selon que le terme est dérivé d'un préverbé ou qu'il provient de l'univerbation d'un syntagme prépositionnel. Cet ensemble d'analyses minutieuses permet de conclure à l'existence d'une syntaxe prépositionnelle, déjà développée en mycénien et indirectement attestée dans la préverbation et les formations hypostatiques qui s'observent en grand nombre dans les inventaires techniques des tablettes mycéniennes. Le chapitre X (12 p.) traite du supplétisme entre deux verbes évoquant, sous deux aspects, la notion d'achat : l'un, au thème de présent ὠνεῖσθαι, exprime l'idée de « se porter acquéreur », l'autre, au thème d'aoriste πρίασθαι, implique le paiement. Une telle distribution ne s'observe ni en mycénien ni dans la langue homérique, mais apparaît dans le corpus hérodotéen. Le supplétisme évoqué ne reflète pas une situation propre à la langue grecque qui a vu, parallèlement au recul de πρίασθαι, le développement d'un verbe plus récent ὠνεῖσθαι, pourvu d' un aoriste sigmatique. Le livre se referme en boucle avec le dernier chapitre (21 p.) qui ramène le lecteur au monde animal, celui des θηρία, animaux méprisables, avant de s'interroger sur l'identification de la μυγαλῆ : musaraigne ou mygale ?

Cet excellent ouvrage vient compléter le précédent livre de l'auteur, *Recherches lexicales en grec ancien. Étymologie, analogie, représentations*, publié en 1996, dans la même collection. De la grande diversité des études ici rassemblées se dégage une profonde unité, sensible dans la démarche philologique et l'approche lexicologique, qui confirme l'importance de l'analyse interne, préalable nécessaire à la reconstruction indo-européenne.

Françoise Skoda.

Heikki Solin, *Die griechischen Personennamen in Rom. Ein Namenbuch*. Zweite, völlig neu bearbeitete Auflage : Berlin, New York, Walter de Gruyter, 2003, 3 vol., xlvi & 1716 pages.

L'ouvrage monumental de Heikki Solin sur l'onomastique grecque des habitants de Rome se présente comme un complément au *Corpus Inscriptionum Latinarum*. Une première édition en avait été donnée en 1982, et nous en avons rendu compte dans une note de chronique ici même, *REL* 61, 1983, p. 32-35. Tout en émettant quelques réserves sur la structure de l'ouvrage, nous en soulignions la rigueur scientifique et la grande richesse, ajoutant qu'il pouvait constituer une

mine d'informations sur la prosopographie et l'histoire sociale de la capitale de l'Empire. Vingt-et-un ans plus tard, une deuxième édition, notablement enrichie, appelle les mêmes compliments et, en partie du moins, les mêmes critiques.

Le souci premier de l'auteur semble avoir été de donner au corps de l'ouvrage une rédaction plus claire et plus systématique. De ce point de vue, le but nous paraît pleinement atteint. Dans les listes des porteurs d'un même nom, la chronologie est mieux respectée, les distinctions sur le sexe (y compris les nombreux cas douteux) et le statut social (sénateur, chevalier, citoyen, pérégrin, affranchi, esclave, *incertus*) sont plus clairement indiquées. À tous égards, le lecteur y gagne en lisibilité et en clarté. Le second point est qu'en une vingtaine d'année le nombre de documents en cause a sensiblement augmenté ; des inscriptions nouvelles sont apparues, des publications supplémentaires ont été prises en compte. Le résultat est que le nombre total des entrées est passé de 5476 en 1982 à 5776 en 2003, soit tout juste 300 de plus. Parallèlement, dans la liste des noms le plus fréquemment portés, le champion, *Hermes*, passe de 841 à 892, tandis que son dauphin, *Eros*, progresse de 559 à 583, et que le troisième, *Alexander*, avance de 545 à 577 occurrences. Parfois le classement subit de minuscules modifications, *Athenais* ayant rattrapé *Pamphilus* qui auparavant la précédait d'une unité, et *Carpus* ayant rejoint *Calliste* en refaisant ses deux points de retard.

Mais au-delà de ces détails, c'est l'agencement même du livre de H. Solin qui a retenu à nouveau notre attention. Comme nous le précisions dans notre chronique de 1983, le matériel onomastique est divisé en deux parties, l'une, la moins nombreuse, réunissant les *Vollnamen*, autrement dit les noms à part entière, l'autre étant réservée à tous les noms qui reprennent ceux de personnages illustres, ou qui sont des dérivés de substantifs, d'adjectifs ou même de verbes, avec des significations très variées. L'ensemble du matériel onomastique, dans toutes les sections, est classé selon l'ordre alphabétique grec ; il faut donc restituer mentalement la graphie de tous ces noms en grec pour s'y retrouver dans le classement qui nous est proposé : le c, représentant kappa, vient après le i ; le th, équivalent de thêta, est loin du t, qui transcrit le tau ; le o peut représenter omicron ou oméga, etc. En soi, cette gymnastique mentale n'est pas trop contraignante, mais elle se complique par le fait que dans l'index général de tous les lemmes, c'est l'ordre alphabétique latin, cette fois-ci, qui est utilisé. Cette différence de traitement a sans doute sa logique propre que l'on entrevoit assez facilement, mais elle ne favorise pas le maniement du *Namenbuch*.

Il y a plus. À l'intérieur de chacune des sections, même parmi les *Vollnamen*, l'ordre alphabétique est tempéré par le souci constant de l'auteur de regrouper les noms apparentés pour les présenter en familles. Là encore le souci est louable, d'autant que des différences graphiques parfois minimes aboutiraient, si l'on suivait un ordre alphabétique strict, à un émiettement destructeur. Parmi les *Vollnamen*, si un nom est attesté à la fois par une (ou des) forme(s) masculine(s) et féminine(s), c'est la forme masculine la plus simple, considérée comme le point de départ, qui vient en tête, le reste s'ordonnant à la suite tant bien que mal, selon une logique qu'on pourra s'amuser à décrypter au cas par cas. Mais dans la catégorie, bien plus fournie, des « autres noms », les situations sont plus variées. On peut dire, en gros, que si le mot de départ, celui, donc, qui a donné naissance au nom de personne envisagé, est au masculin, c'est ce masculin qui vient d'abord, la (les) forme(s) féminine(s) étant reléguée(s) à la suite. Dans le cas contraire, si le mot de départ est féminin, c'est le nom féminin qui vient en tête. Quand de nombreuses variantes du même nom ont été créées par différents procédés, notamment la suffixation, le classement se présente dans le détail sous une forme assez pragmatique : l'usager aura intérêt, s'il veut ne rien manquer, à ne pas être myope et à lire

assez largement le contexte de l'endroit que lui auront indiqué les *indices* : voyez, pages 101-104, le classement plutôt hasardeux des noms commençant par *Cale-*, *Cali-*, *Calo-*, et leurs variantes avec *-ll-*. Le lecteur fera bien aussi, avant de se lancer dans une consultation qui pourrait lui réserver des surprises, de lire attentivement la vingtaine de pages de Prolégomènes, touffus et précis comme un mode d'emploi.

Ceci nous amène au cœur du problème méthodologique que pose la présentation du *Namenbuch*, à savoir la distinction entre *Vollnamen* et « autres noms ». Elle recoupe une autre distinction, qui est celle qui oppose l'étymologie des noms et les intentions des personnes qui les ont conférés à ceux qui les portent, ce que H. Solin appelle la *Namengebung*. Même si l'auteur a parfaitement conscience qu'il s'agit là de deux domaines distincts — voyez pages xxxi-xxxiii —, il n'en reste pas moins que la confusion demeure latente tout au long de l'ouvrage. Ceci est d'autant plus vrai que l'étymologie peut être à plusieurs niveaux : un nom de personne peut évoquer un lieu géographique dont l'appellation, à son tour, peut être rattachée au nom d'une divinité. En fait, beaucoup de noms sont susceptibles de plusieurs interprétations, et cette polyvalence provoque un nombre appréciable d'étrangetés dans le classement. Contrairement à leur définition, les *Vollnamen* évoquent souvent des personnages célèbres ; dans notre recension de 1983 nous signalions Polybe et Xanthippe, et ces points ont été corrigés, mais on peut ajouter Apollodore (de Pergame, et quelques autres), Diodote (le stoïcien), Diodore (de Sicile), Théophraste, Hippodamos (de Milet), Lysimaque, Ménippe... À l'inverse, certains « autres noms » censés se référer à des personnages historiques ont des parrains si peu célèbres qu'il vaut peut-être mieux y renoncer : *Anytus* (accusateur de Socrate), *Gylippus* (général lacédémonien), *Adaeus*... On a l'impression qu'entre *Vollnamen* et « autres noms », la frontière est tout à fait poreuse.

Mais continuons la lecture de ces « autres noms ». P. 267, *Ilias* n'est sans doute pas une référence à l'Iliade, mais un adjectif qui signifie « la Troyenne ». Parmi les noms qui concernent des divinités, signalons, p. 286, qu'*Athenaeus* ne se rapporte pas nécessairement en premier lieu à Athéna, mais peut vouloir dire « Athénien » ; le sens est attesté (Lucr. VI, 749), à côté du plus courant *Atheniensis*. P. 315, *Posidonius* remonte en dernière analyse à Poséidon, certes, mais évoque aussi des personnalités connues, dont le philosophe (d'Apamée) ; si H. Solin avait voulu suivre partout la logique de l'étymologie ultime, il aurait dû classer Zénon (p. 252) et Héraclite (p. 254) parmi les noms théophores et non parmi les personnalités littéraires. P. 435, *Arethusa* peut évoquer la nymphe, mais aussi la source de Syracuse. Dans la vaste catégorie des héros et des héroïnes, p. 494 et suiv., beaucoup de noms ne devaient leur succès qu'à la diffusion des œuvres littéraires popularisées par l'enseignement et la vie culturelle : ainsi *Admetus*, *Aiax*, *Aegisthus*, *Aeneas*, *Ascanius*, *Astyanax*, *Atreus*, *Achilleus*, *Diomedes*, *Euander*, *Eumaeus*, *Euryalus*, *Iaso*, *Hippolytus*, *Nisus*, *Orestes*, *Paris*, *Patroclus*, *Polynices*, *Priamus* ; et parmi les noms féminins, *Alcestis*, *Andromacha*, *Baucis*, *Briseis*, *Helena (-ne)*, *Hermione*, etc. Le classement proposé ne rend pas compte de ce fait. Ajoutons que *Bootes*, p. 508, serait mieux à sa place p. 412, parmi les étoiles et les constellations ; mais ces dernières pourraient également fusionner avec une série de termes apparentés placés p. 1201 et suiv.

Les noms d'origine géographique ont souvent une résonance culturelle, littéraire ou religieuse. P. 622, *Delphus*, *-phis*, *-phicus*, *-phice*, ainsi que *Delus*, *-liacus* pourraient rejoindre la panoplie des noms d'Apollon, parmi lesquels figurent déjà, p. 307, *Delius* et *Delis*. P. 644, *Pieris* n'est géographique qu'en apparence ; à côté du pluriel *Pierides*, qui désigne couramment les Muses, le singulier *Pieris* = *Musa* est bien attesté (Hor., *Od*. IV, 3, 18). Une remarque analogue vaudrait pour *Helico*, *Maenalus*, *Olympus* (*-pius*, *-pianus*), etc., p. 684 et suiv. La section des « appella-

tions poétiques », p. 703 et suiv., est un curieux mélange. Une partie de ces noms aurait pu figurer parmi les *Vollnamen*. Mais p. 710, *Chrysocomas* (*-mus*) serait à classer parmi les particularités physiques, où l'on trouve déjà, p. 715, des composés de *komè*. Toujours dans le domaine des particularités physiques, parmi les personnages qui se sont appelés *Chilo*, il semble qu'aient été oubliés les deux monétaires : L. Flaminius Cilo, *CRR* nº 302 (109-108 av. J.-C.), et L. Flaminius Chilo, *CRR* nº 485 (43 av. J.-C.). Ajoutons que *Chilo* (ou *Chilon*) est aussi un des Sept Sages de la Grèce, ce qui pouvait justifier un classement dans une autre section du livre.

Parmi les noms qui désignent des qualités morales ou sociales, ceux qui commencent par *Phil-* ou *Philo-* pourraient rejoindre leurs homologues classés dans les *Vollnamen*. On peut ajouter que *Philemo*, p. 798, a d'autres résonances, puisqu'il permet de penser, soit à l'époux de Baucis, soit au poète grec de la Nouvelle Comédie. Dans la catégorie des noms qui désignent des relations familiales, *Eupatôr* (*-toris*, *-teria*), p. 1033, devrait être rapproché de *Philopater* (*-tor*), classé parmi les qualités morales et sociales, p. 813-814. Une surprise nous attend dans la catégorie des noms évoquant une place dans la société, subdivision 'Römische Beamte' : le seul nom attesté est celui d'*Hypatus*, accompagné de ses dérivés. Nous pensons qu'il est très peu probable que la référence concerne le consul romain ; le mot *hypatos* existe en grec de façon indépendante, avec un sens suffisamment élogieux pour donner naissance à un nom propre. La meilleure preuve nous paraît être que l'on trouve le nom au féminin : *Hypate* !

Dans la série des noms d'animaux, il paraît abusif de faire figurer *Leonidas*, p. 1137, qui est surtout un personnage historique célèbre. Parmi les noms de plantes, *Narcissus*, p. 1183, doit sans doute sa faveur au jeune homme de la mythologie. Dans la catégorie des termes désignant le monde ou les corps célestes, il n'est pas sûr que le nom de *Cosmus*, p. 1201 et suiv., signifie toujours « l'univers » : il pourrait s'agir aussi de « la bienséance » ou encore de « la parure », deux autres sens du mot en grec. Et rappelons pour finir que l'ouvrage se termine par trois *indices* plus de 200 pages au total : un lexique inverse, une table de fréquence classée dans l'ordre décroissant, et un index général alphabétique

Au terme de cette (re)lecture, nous voudrions souligner une fois encore l'intérêt considérable de la somme magistrale que nous propose H. Solin. Il s'agit, ni plus ni moins, de montrer comment l'onomastique grecque a été adoptée, puis adaptée et développée par un grand nombre d'habitants de la capitale de l'Empire romain. Beaucoup de ces noms grecs avaient plusieurs sens et pouvaient à ce titre comporter des résonances multiples ; la religion et la culture ont certainement joué un rôle primordial dans leur choix, même s'il faut admettre que les motifs secrets de cette *Namengebung* nous demeureront cachés à jamais. Ils attestent en tout cas que l'Empire forme un tout, dans le cadre d'une civilisation unitaire, gréco-latine, comme on l'a souvent rappelé ces derniers temps, et avec raison. L'effort de classement fourni par H. Solin ne fait que préparer la voie à une analyse plus en profondeur qu'il nous promet depuis longtemps : ce seront les *Beiträge II*, que nous attendons avec impatience et qui mettront sans doute un point final à cette gigantesque entreprise.

Hubert Zehnacker.

*Grammaire fondamentale du latin*, tome X, *Les propositions complétives en latin*, éd. Colette Bodelot, Bibliothèque d'Études Classiques 35, Éditions Peeters : Louvain-Paris, 2003, 800 pages.

Ce volume, consacré aux propositions complétives en latin, constitue le tome X de la *Grammaire fondamentale du latin*, collection fondée par Guy Serbat qui avait mis en place l'équipe de chercheurs chargée de la rédaction de cet ouvrage. Colette Bodelot, qui a assuré la coordination des travaux de cette équipe, présente dans une Introduction les principes qui ont présidé à la conception de ce travail de groupe réalisé par six spécialistes en syntaxe et pragmatique latines. Elle insiste à juste titre sur la cohérence d'un ouvrage qui réunit des contributions traitant de propositions au statut varié. La diversité des types de complétives a pu conduire à adapter les analyses à la spécificité des constructions en question (l'analyse est parfois purement syntaxique ; dans d'autres cas, elle fait une part importante à la pragmatique), mais les six auteurs ont eu le souci de procéder à de nombreux renvois entre les différents chapitres qui se complètent ainsi de façon harmonieuse.

Le premier chapitre (p. 13-95), dont l'auteur est Lyliane Sznajder, est consacré aux complétives au subjonctif sans conjoncteur. L.S. montre d'abord que l'importance numérique de ces constructions est beaucoup moins insignifiante qu'on ne le croit d'ordinaire, puis elle insiste sur la fausseté de plusieurs présupposés (la thèse de la « parataxe primitive » ; l'analyse qui fait des énoncés du type *patronus sim necesse est* des exemples de constructions paratactiques). Un important développement traite du sémantisme des verbes introducteurs de ces complétives (ce sont dans leur grande majorité des verbes prescriptifs). Analysant le rôle du subjonctif (constant dans ces complétives), L.S. montre qu'il est à la fois modal et subordonnant. Le statut syntaxique de ces propositions est pleinement subordonné dès l'époque archaïque ; différents indices de dépendance permettent d'établir qu'elles relèvent de l'hypotaxe. On notera enfin que l'emploi de ces complétives est toujours stylistiquement marqué : elles se rencontrent dans la langue familière (en particulier dans les situations d'interlocution) ou bien dans la langue littéraire (ce sont alors des constructions recherchées, caractérisées par la variété lexicale et morphologique des verbes introducteurs).

Dans le second chapitre (p. 97-192), Marius Lavency étudie la proposition infinitive, désignée par l'abréviation A.c.I. (Accusativus cum Infinitivo). La première partie est consacrée à un inventaire des différentes variétés d'A.c.I. : ce type de complétive est mis le plus souvent en relation avec un verbe, mais il peut l'être aussi avec un nom, avec un syntagme nominal ou encore, plus rarement, avec un adjectif. La deuxième partie traite des problèmes posés par cette subordonnée où le sujet du verbe est à l'accusatif ; M.L. passe en revue les diverses explications proposées pour rendre compte de la constitution de l'A.c.I. Dans la troisième partie, il étudie les caractéristiques fondamentales de l'A.c.I. en relation avec un verbe. Sont d'abord répertoriées les différentes séries de verbes qui se construisent régulièrement avec l'A.c.I., puis sont analysées, pour ces différentes catégories de verbes, les oppositions entre l'A.c.I. et d'autres propositions subordonnées (par exemple, l'opposition significative, après *dicere* ou *scribere*, entre A.c.I. et proposition en *ut/ne* +subjonctif). À noter enfin l'étude consacrée aux tournures groupées sous l'appellation « Nominativus cum Infinitivo » (N.c.I.) du type *Gaius uenisse dicitur*.

Le troisième chapitre (p. 193-333), dont l'auteur est Colette Bodelot, a pour objet l'interrogation indirecte. Dans la première partie, C.B. s'intéresse d'abord au fonctionnement syntaxique de ce type de subordonnée qui, d'un point de vue fonctionnel, peut être comparée à la proposition infinitive. Après avoir étudié les

différentes fonctions syntaxiques de l'i.i., C.B. examine le fonctionnement sémantico-pragmatique de ces propositions. Les valeurs sémantiques des verbes introducteurs sont assez variées et la classe des i.i. dépendant d'un verbe *interrogandi* est très peu nombreuse. C.B. étudie les facteurs épistémiques et discursifs qui, après un verbe *declarandi*, font préférer l'i.i. à l'A.c.I. La deuxième partie comporte un examen très détaillé des marqueurs interrogatifs des i.i. partielles ou totales, ainsi qu'une étude de l'emploi interrogatif de *si*. La troisième partie traite de la répartition des modes. L'interprétation du subjonctif, mode par excellence de l'i.i., pose des problèmes parfois complexes : si on peut voir dans ce subjonctif avant tout un morphème de subordination, les emplois modaux du subjonctif dans l'i.i. comportent différentes nuances dont C.B. conteste parfois les appellations traditionnelles. Les emplois de l'indicatif, qui occupe dans l'i.i. une place très marginale, sont eux aussi étudiés avec une grande minutie.

Le quatrième chapitre constitue à lui seul plus de la moitié du volume (p. 335-753), car il réunit les trois types de complétives conjonctives (en *ut*, en *ne*, *quin*, *quominus* et en *quod*). La première étude, consacrée aux complétives en *ut*, est due à Federico Panchón. Après avoir passé en revue les différentes hypothèses concernant l'origine de *ut* et de *uti* et avoir conclu à une origine unique pour *ut* et l'allomorphe *uti*, F.P. examine les différentes classes de propositions en *ut* et les difficultés parfois éprouvées pour distinguer *ut* complétif et *ut* consécutif ou final. Il préfère renoncer à la classification des complétives en complétives finales et complétives consécutives. Il examine les prédicats régissant les complétives qui fonctionnent comme complément d'objet (verbes *sentiendi* et *declarandi* ; verbes *imperandi*, *permittendi*, etc.), puis les verbes ou expressions régissant les complétives qui fonctionnent comme sujet (verbe *accidendi*, *accedendi*, etc.) ; il étudie aussi les complétives en *ut* dépendant d'un nom. Enfin, il s'intéresse aux conjoncteurs négatifs (*ut ne*, *ne* et *ut non*).

Dans la deuxième étude du chapitre, Anna Orlandini traite des complétives en *ne*, *quin* et *quominus*, trois conjoncteurs dont la valeur négative sémantiquement inhérente peut s'effacer en raison du sémantisme négatif du prédicat recteur. Aussi A.O. propose-t-elle des analyses globales de la macro-phrase (prédicat recteur + proposition complétive). C'est ainsi que, pour les complétives dépendant de verbes *timendi*, l'interprétation de la crainte en termes de souhait négatif permet de reconnaître l'orientation de la complétive (par exemple, dans *timeo ne ueniat*, « je crains qu'il ne vienne », la complétive est syntaxiquement positive). A .O. montre aussi comment le changement de force illocutoire de la macro-phrase (force non plus jussive, mais déclarative ou interrogative) peut entraîner une construction syntaxique différente (par exemple, A.c.I. au lieu de la complétive en *ne*). Pour les complétives dépendant de verbes *impediendi*, *recusandi* ou *dubitandi*, prédicats à négation inhérente, le jeu des négations lexicales et syntaxiques est également étudié avec beaucoup de pertinence. Le choix des complémenteurs, plus ou moins restreint selon les types de prédicats recteurs, est l'objet d'analyses très précises. Une dernière partie illustre la souplesse fonctionnelle et sémantique de *quin* qui peut introduire non seulement des complétives, mais aussi des relatives et des circonstancielles.

La dernière étude, consacrée aux complétives en *quod*, contribution de Guy Serbat publiée à titre posthume, est la plus ample du volume. Dans son introduction (p. 3), C. Bodelot justifie la place de cette étude en fin de volume en montrant qu'elle aborde la question complexe des rapports entre les différentes subordonnées (*quod* peut-être relatif, complétif ou circonstanciel) et qu'elle fait le joint entre le système des propositions complétives du latin et celui des langues modernes (en particulier des langues romanes). G.S. a consacré la majeure partie de sa contribu-

tion à l'analyse des différentes structures dans lesquelles se rencontre *quod* complétif, mais il a aussi étudié ses relations avec le relatif *quod* et les rapports entre *quod* complétif et *quod* circonstanciel causal. L'essentiel de l'étude prend appui sur des textes qui s'échelonnent de Plaute à Tacite, mais pour le *quod* complétif G.S. a ouvert de larges perspectives sur le latin tardif et préroman. C'est ainsi, par exemple, que la concurrence entre la complétive en *quod* et l'A.c.I. après verbes *sciendi* et *dicendi* est étudiée depuis ses origines jusqu'à l'époque où la complétive conjonctive devient prédominante. On notera également l'intérêt du développement consacré à *quia* causal et à *quia* complétif.

Chacune des études comporte une bibliographie fournie. Un index des exemples cités et un index des notions facilitent la consultation de cet ouvrage d'une grande richesse, qui intéressera non seulement les latinistes, mais également les romanistes et les spécialistes de linguistique générale.

Claude Moussy.

*La Composition et la Préverbation en latin*. Textes réunis par Claude Moussy (*Lingua Latina*, 8. Recherches linguistiques du Centre Alfred Ernout) : Paris, Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, 2005, 362 pages.

L'ouvrage rassemble vingt contributions de chercheurs français et étrangers qu'un colloque, organisé par le Centre Alfred Ernout, avait réunis autour du thème de « la composition et la préverbation en latin ». Il est intéressant de constater que l'ouvrage présente deux parties distinguant nettement deux procédés essentiels à la création lexicale. En effet, comme le souligne du reste B. García-Hernández (p. 229), cette distinction n'est pas si fréquente, puisque la préverbation a souvent été considérée comme une sorte de composition ; or, les différents textes en présence s'efforcent de développer les caractéristiques propres à chacun des deux phénomènes.

Il ne s'agit pas ici de faire un compte rendu détaillé de chaque contribution, mais de mettre en évidence la richesse des thèmes abordés dans ce livre. Un des intérêts majeurs de ce recueil est qu'il souligne, grâce à des regroupements thématiques, la diversité des domaines d'étude concernés par la composition et la préverbation : les différents articles abordent ainsi des questions de typologie, de sémantique, de morphologie et de syntaxe, les deux dernières étant le plus souvent étroitement liées.

Ce sont plusieurs articles généraux sur la composition et la préverbation qui ouvrent logiquement chacune des deux parties de l'ouvrage. Aussi d'emblée le lecteur est-il en mesure de connaître les différents types de composés représentés dans les langues indo-européennes anciennes, grâce au texte inaugural de F. Bader (p. 11 sq.). Et il s'avère rapidement que, confrontée aux faits indo-européens, la langue latine se distingue, puisqu'elle possède moins de types de composés et, au sein d'une même catégorie, moins de représentants (cf. F. Bader ; M. Fruyt). On remarquera à ce propos la concurrence entre la composition héritée des types indo-européens et l'agglutination (cf., par exemple, Cl. Brunet, p. 197 sq.), la deuxième ayant favorisé, de façon notable en latin, la création de composés prépositionnels (*postliminium ; proconsul*. Cf. M. Fruyt, p. 33). Pour la préverbation, on peut également noter des phénomènes caractéristiques comme celui de l'incorporation de la préposition par le verbe (*transeo flumen* : la transitivation de *eo* est due à la présence de l'ancienne préposition *trans* dans le préverbé. Cf. R. Oniga, p. 216) ; ou encore celui de la lexicalisation, par laquelle un préverbe n'est plus visible

syntaxiquement : on a ainsi ***ac***currere **ad** aliquem, au lieu d'un **accurrere aliquem* (cf. R. Oniga, p. 220). Les auteurs des articles généraux ont eu certes à cœur de s'interroger sur la spécificité du latin, mais aussi de remettre parfois en question certains préjugés en montrant, par exemple, que la composition est un procédé de création lexicale, non pas exclusivement dans la langue littéraire et savante, mais aussi dans le latin populaire (cf. le *burdubasta*, « âne bâté », de Pétrone, cité par F. Biville, p. 62).

Plus nombreux sont les développements précis sur l'un des deux phénomènes chez un auteur en particulier, sur les séries de mots constitués à partir du même premier membre, sur la polysémie de certains composés ou préverbés, ou encore sur celle d'un préverbe en particulier. Très souvent, ce deuxième type d'articles a, comme le premier, permis de dégager des conclusions plus générales sur le statut et le fonctionnement de la composition et de la préverbation en latin. Glanons ainsi quelques remarques, fort éclairantes, faites à propos du premier procédé : il s'avère être efficace pour la création poétique et la recherche stylistique (cf. L. Nadjo, p. 97 sq.). Est également régulièrement relevée la difficulté de savoir si un composé est la somme des significations connues pour chacun de ses membres (cf. les articles de J-F. Thomas, p. 135 sq. et de S. Roesch, p. 157) : il est alors apparu que le lexème jouit souvent d'une certaine autonomie sémantique (par exemple, *prouerbium*, qui, comme le simple *uerbum*, a pu signifier « proverbe », sans que l'on puisse réellement expliquer ce sens par les différentes significations du préfixe *pro-*).

En ce qui concerne la préverbation, les auteurs ont opté le plus souvent pour une étude syntaxique et sémantique d'un préverbe particulier, en se fondant sur un *corpus* défini de lexèmes et d'auteurs. De cette façon, a été montrée l'importance de la distinction qu'il faut établir entre les valeurs propres à un préverbe et l'effet de sens donné à un verbe grâce à ce type particulier de préfixe, sans que celui-ci ne prenne une autre valeur (cf. Cl. Moussy et son étude de *com-*, p. 243 sq., préverbe qui fait également l'objet d'une contribution de F. Gaide, p. 263 sq.). En outre, et surtout, la préverbation a donné lieu à de nombreuses hypothèses éclairantes sur les valeurs et emplois de certains préverbes : la valeur d'aboutissement de *com-* qui permet de distinguer une valeur terminative et une valeur ingressive des préverbés (cf. Cl. Moussy, p. 251) ; l'emploi de *per-* pour exprimer un procès de degré supérieur à celui qui est dénoté par la base (*suadeo*, « conseiller », en face de *persuadeo*, « persuader », cf. S. Van Laer, p. 321 sq.). Enfin, la préverbation soulève des remarques d'ordre syntaxique et morphologique : on relève, par exemple, les questions d'une éventuelle tmèse de *intro* (cf. J.-P. Brachet, p. 309 sq.) ; d'une possible réduplication du préverbe par l'emploi d'une préposition et de l'incidence de la préverbation sur la valence du verbe concerné (cf. B. Bortolussi, p. 277 sq. ; D. Longrée, p. 293 sq.).

En résumé, cet ouvrage, dont la présentation est très soignée, se signale par la diversité des problématiques soulevées, par le mélange d'articles généraux et d'études plus précises de lexèmes : les uns comme les autres visent à clarifier les phénomènes de la préverbation et de la composition en latin, tout en apportant, le plus souvent, des conclusions nouvelles. Ce nouveau volume de la collection *Lingua Latina* s'inscrit heureusement dans une série déjà bien fournie.

Stéphane Dorothée.

Pierre Salat, Poetarum opificina, *l'Atelier des poètes* (Collection ERGA, Recherches sur l'Antiquité) : Clermont-Ferrand, Presses Universitaires Blaise Pascal, 2004, 301 pages.

Sous ce beau titre, à la coloration volontairement archaïque, le lecteur trouvera une étude statistique du vocabulaire des poètes suivants : Horace (seules les *Odes* sont étudiées), Tibulle, Properce, Ovide, Sénèque (l'étude se cantonne aux tragédies), Lucain, Valérius Flaccus et Juvénal. L'ouvrage s'inscrit dans le prolongement de *Verborum ratio*, paru à Clermont-Ferrand en 1991, où l'auteur étudiait notamment le vocabulaire de Térence, Lucrèce, Catulle et Virgile, comme le montrent les fréquentes allusions aux résultats précédemment obtenus. Il s'agit, avec ce second ouvrage, de parvenir à une vue d'ensemble des mots utilisées par les poètes. Le choix même du titre traduit les intentions de l'auteur dans son enquête lexicale : à l'intitulé *L'Atelier des poètes*, qui lui avait été suggéré par son maître Jacques Perret, il dit avoir ajouté un titre latin rappelant que la poésie est « affaire d'artisan » (p. 8). C'est ce qu'illustre par exemple l'expression formulaire représentant le poète comme celui qui « agence les mots », comme l'ont montré les travaux des comparatistes.

Pour conduire son étude statistique, l'auteur s'est essentiellement servi des travaux du LASLA (Laboratoire d'Analyses Statistiques des Langues Anciennes de l'Université de Liège) qui constituent les données disponibles les plus fiables, chacune des occurrences traitées étant minutieusement lemmatisée, à partir d'une analyse précise des textes. L'auteur cite en particulier le *Dictionnaire fréquentiel et index inverse de la langue latine* (Liège, 1981) ainsi que les *Index* existant sur support papier. Des données plus récentes, fruit du dépouillement d'autres œuvres, doivent désormais être consultées sur le site internet du LASLA. L'objet de cette étude est de déterminer, pour chacun des poètes étudiés, les « mots clés » et les « mots évités ». Sans entrer dans le détail de calculs qui nous ont souvent semblé bien ardus, en dépit d'un présentation détaillée des outils statistiques utilisés, il s'agit, pour l'auteur, de repérer les mots présentant, chez un auteur donné, un écart de fréquence significatif par rapport à la fréquence attendue en vertu des données numériques d'une base, ici le *Dictionnaire fréquentiel* du LASLA. À propos de la méthodologie retenue, remarquons que l'auteur fait à deux reprises référence à l'ouvrage de L. Delatte, *Le Cœur et l'Esprit*, paru en 1990 (qui ne figure pas dans la bibliographie générale), ouvrage dans lequel une étude statistique des mots clés chez Properce et Tibulle ne conduit pas à sélectionner exactement les mêmes vocables. Il semble donc, comme en convient volontiers l'auteur, que différents modes de calcul peuvent coexister, conduisant néanmoins à des résultats très proches (voir les remarques qui sont faites p. 47 et p. 65).

À ces deux notions de « mot clé » et de « mot évité », déjà envisagées dans son ouvrage précédent, l'auteur ajoute celle de « mot sensible », reposant sur le constat que certains mots se retrouvent fréquemment dans les différentes listes établies, pouvant d'ailleurs à la fois être mot clé chez l'un et mot évité chez l'autre. Cette dernière approche fait office de conclusion aux différentes monographies qui la précèdent. Il convient enfin de souligner que l'auteur ne se contente pas de données brutes, à savoir des listes de vocables figurant sous forme de tableaux, mais qu'il s'efforce de commenter les résultats auxquels il parvient, avec le souci de regrouper les mots par classe syntaxique. Sont ainsi distingués les substantifs, les qualifiants, les verbes et les mots grammaticaux.

Il est certain que le commentaire est plus aisé pour certaines classes qu'il ne l'est pour d'autres. L'étude des mots grammaticaux, souvent réputés arides, s'avère pourtant fréquemment riche d'enseignements. Certains résultats sont conformes à

l'attente du lecteur, comme la faible représentation des prépositions en poésie, ce qui apparaît comme un phénomène assez général, ou l'abondance des pronoms *ego* et *tu* chez les élégiaques, qui contribue à donner une forme personnelle à leur œuvre. Une étude précise permet de souligner la fréquence de la séquence *at* + pronom personnel, en particulier *at tu*, chez Tibulle et Properce (p. 51 et p. 68). C'est surtout la classe des verbes qui s'avère être d'une interprétation difficile, comme le souligne l'auteur lui-même (p. 33), et certaines interprétations, avec lesquelles il prend d'ailleurs lui-même souvent ses distances, ne recevront pas nécessairement l'adhésion du lecteur. Cela tient sans doute au fait qu'un verbe, dénotant un procès, s'analyse essentiellement en contexte, et que les données font apparaître nombre de verbes usuels comme *sum*, *possum*, *habeo*, *facio*, *uenio*, qui ne laissent pas véritablement prise à l'interprétation de par leur seule valeur lexicale. Le signifié des substantifs ou des qualifiants s'avère être plus consistant, donnant lieu à de belles études. On apprend ainsi que Tibulle affectionne particulièrement l'adjectif *tener*, tandis que Properce marque une préférence pour *formosus* et Ovide pour *aptus*. La prédilection de Virgile pour *ingens* dans l'*Énéide* se retrouve chez Valérius Flaccus et, plus largement, une étude précise du vocabulaire des deux poètes place le second en position d'imitateur du premier. L'étude statistique permet également de mettre en lumière le rôle particulier tenu par le substantif *puella* dans la poésie élégiaque, l'importance de l'*ingenium* chez Ovide ou de montrer l'intérêt d'Horace pour le thème du vin et de la musique. Enfin, il est possible de caractériser plus particulièrement le style d'un poète : l'auteur insiste notamment sur la volonté manifestée par Ovide d'éviter les termes trop marqués comme poétiques, préférant recourir à un vocabulaire plus usuel qui lui permet de renouer avec « une certaine simplicité du langage poétique » (p. 129).

L'intérêt de l'ouvrage repose sur le choix d'une perspective stylistique adossée à des données statistiques. C'est une approche que l'on peut souhaiter voir se développer. Le développement de l'outil informatique semble avoir jusqu'à présent autorisé l'extension des corpus et la possibilité de choisir des exemples probants, ce qui constitue déjà un acquis considérable. Les études statistiques, techniquement complexes et d'interprétation difficile, restent relativement rares, alors même qu'il devient possible d'asseoir l'intuition du lecteur ou la réflexion du chercheur sur des données numériques fiables. Il semble que peut s'ouvrir ici une piste de travail, tant sur le plan lexical que sur le plan syntaxique et stylistique.

Sophie Van Laer.

## Histoire des textes.

Giuseppina Magnaldi, *Parola d'autore, parola di copista. Usi correttivi ed esercizi di scuola nei codici di Cic.* Phil. *1.1-13.10* (Minima Philologica. Collana di edizioni critiche e commenti. Serie latina, 2) : Alessandria, Edizioni nell'Orso, 2004, 280 pages.

Sous un titre peu explicite, cet ouvrage est en fait une longue étude critique du texte des *Philippiques* de Cicéron. Le stemma des *Philippiques* se divise en deux branches : d'un côté V (Vaticano Arch. S. Pietro H 25, du IX^e^ siècle), et de l'autre la famille des *codices decurtati* (D). L'étude de G. Magnaldi est très riche, et il peut donc sembler réducteur de vouloir la synthétiser en une phrase, mais son